FRE 41 27413

Cerc
Fric
23759

DISCOURS.

PRONONCÉ

DANS L'EGLISE EPISCOPALE

ET PAROISSIALE D'ORLÉANS,

Au Service célébré pour M. HENRI *SIMONEAU, Maire d'Etampes;*

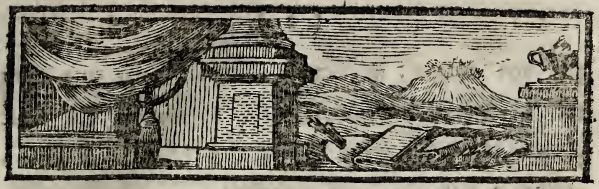
En préſence des Corps Adminiſtratifs, Judiciaires & Militaires, M. l'Evêque officiant pontificalement.

PAR M. PILAT, *Vicaire Epiſcopal.*

A Orléans, chez JACOB l'aîné, Imprimerie du Département, rue de l'Ecrivinerie, N° 1.

1792.

THE NEWBERRY
LIBRARY



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'EGLISE EPISCOPALE

ET PAROISSIALE D'ORLÉANS,

Au Service célébré pour M. Henri SIMONEAU, Maire d'Etampes ;

En préſence des Corps Adminiſtratifs, Judiciaires & Militaires, M. l'Evêque officiant pontificalement.

Par M. Pilat, *Vicaire Epiſcopal.*

Messieurs,

Interprète de la douleur publique, je viens aujourd'hui, ſans art, & preſque ſans réflexion (1), uniquement inſpiré par le ſentiment, & encouragé

(1) Ce Diſcours, fait à la hâte pour une cérémonie que la piété

par vos ordres, m'efforcer d'expier, par une trop foible réparation, un attentat exécrable. Ce n'eſt point une ville ſeule qui a été bleſſée dans ſon chef, c'eſt la France toute entiere qui a reſſenti le coup. Ce que les armées les plus formidables; ce que l'Europe conjurée contre nous ne pourroient exécuter, des meurtriers vont-ils donc l'accomplir! Trois ans de travaux ſeront-ils donc perdus pour la Patrie! verrons-nous notre Conſtitution diſſoute, l'anarchie régner par-tout, & la liberté bannie, s'en-

---

& l'enthouſiaſme chrétien des amis de la Conſtitution n'a pas permis de différer, ne mérite nullement les honneurs de l'impreſſion; cependant, toujours reſpectueux & ſoumis pour les ordres qui m'ont impoſé une tâche ſi honorable, je me fais encore un devoir de m'en déſaiſir, & je ſacrifie à la volonté d'un grand nombre de mes concitoyens, les frayeurs de l'amour-propre, & les ſcrupules de l'art. Le ſuccès dont il a été couronné au débit ne m'aveugle pas. Il ne faut attribuer les larmes qui ont coulé en abondance qu'à l'appareil de cette fête lugubre, qu'à la nature d'un ſujet tout neuf, & ſur-tout à la ſenſibilité déja émue d'avance, d'un auditoire nombreux & patriote. J'eſpère, toutefois, que le lecteur verra avec indulgence un ouvrage de trois jours, qui m'eſt auſſitôt enlevé. Le ſort glorieux & touchant du maire d'Etampes, aſſaſſiné par des brigands au milieu d'une place publique, ſauvera peut être ſon éloge du mépris, & je devrai encore cette faveur au nom immortel de SIMONEAU.

fuir, disparoître pour toujours ! Non, la dignité municipale n'aura pas été impunément outragée : déja se sont élevés de toute part des cris d'indignation, avant-coureurs de la vengeance ; les cœurs de tous les bons citoyens semblent investir cette autorité paternelle d'un nouveau rempart plus impénétrable, & lui assurer désormais l'inviolabilité. Que ne puis-je, Messieurs, satisfaire pleinement à cette espèce de divinité offensée, & la présenter à vos hommages, environnée de tous ses charmes & de tous ses droits !

Jadis un orateur, en montrant au peuple romain le cadavre de son empereur percé de coups, sut attendrir tous les spectateurs sur la mort d'un ambitieux, d'un oppresseur de la Liberté. Je ne voudrois point, orateur chrétien, employer ces moyens d'une éloquence artificieuse ; je jetterai plutôt le voile sur l'image d'un chef du peuple, accablé quand il tenoit la loi dans ses mains ; l'immortalité qu'il s'est acquise, & sur-tout les consolations de la foi adouciront peut-être à nos cœurs ce que le crime a d'affreux. Modérons donc nos regrets, Messieurs ; & tandis que des gémissemens, hélas trop tardifs, vengent, dans sa propre ville, le maire d'Etampes ; quand sa famille désolée, quand les artisans nombreux que nourrissoit son industrie, vont demander à la terre

un bienfaiteur, un pere ; quand le voyageur triſte & penſif, s'arrête, & fixe ſes regards auprès de cette cendre ; nous, écoutons avec recueillement les leçons que la Patrie nous adreſſe du fond de ce tombeau, & apprenons à honorer l'autorité. Tel eſt le but que je me propoſe, & l'éloge que je conſacre à la mémoire de l'immortel SIMONEAU. Naguères il falloit à un grand, même après ſa mort, des menſonges flatteurs ; à un magiſtrat du peuple, il faut, pour toute louange, des vérités patriotiques.

Trop long-temps le principe de l'autorité a été méconnu parmi les hommes. Les jours enfin ſont arrivés, où la politique, dégagée des erreurs que l'orgueil & la fauſſe piété y avoient introduites, va être rendue par-tout à ſes notions primitives & à ſa ſimplicité originaire. Ce ne ſera plus dans les compilations informes de quelques écrivains mercénaires qu'il faudra chercher les baſes des gouvernemens. Le bouclier militaire qui fut le berceau de la royauté, ne ſera plus réputé le ſiége naturel du deſpotiſme ; les richeſſes, les honneurs, dont les trônes reſteront environnés, ne ſeront plus que ce qu'ils furent autrefois, une lueur réfléchie de la majeſté nationale, la décoration

de la puiſſance publique. Il ſera reconnu que le pouvoir eſt un préſent de la ſociété (1) ; que les proſpérités ſont l'ouvrage des peuples ; que les calamités ſont le crime des rois ambitieux ; on ſaura enfin que c'eſt le citoyen qui cultive les champs ; que c'eſt lui qui défend les frontières ; que c'eſt lui qui eſt bon, généreux, patient, intrépide ; qu'à lui appartiennent la force & la gloire. Les annales d'un pays ne ſeront plus le journal d'une cour, & les hommes ſeront comptés pour quelque choſe dans l'hiſtoire du genre humain.

Toute puiſſance m'a été donnée de Dieu, & je ne la tiens que de lui ; ainſi raiſonnoient les tyrans impies, inſtruits par leurs publiciſtes adulateurs. Mais toi qui, les armes à la main, envahis une terre étrangère, après l'avoir inondée du ſang de ſes habitans, montre-nous l'acte deſcendu du ciel, qui t'en donna la propriété ; & toi qui détrônas un prince pour t'aſſeoir à ſa place, montre-nous la ſentence qui le proſcrivoit & qui te proclamoit ; & vous

(1) La ſouveraineté eſt une, indiviſible, inaliénable & impreſcriptible ; elle appartient à la Nation. . . . . la Nation de qui émanent tous les pouvoirs. . . . . *Conſtitution Françoiſe, articles I & II.*

tous, monſtres couronnés, qui vous ſuccédâtes ſi rapidement ſur le trône toujours ſanglant de l'Empire Romain, eſt-ce Dieu qui vous y éleva?

Au reſte, je ne prétends pas ici prouver une vérité que la raiſon démontre, & que l'origine de toutes les ſociétés confirme; tout pouvoir, ſans doute, vient du peuple; mais n'eſt-il garanti que par lui? L'Eternel n'eſt-il pour rien dans l'établiſſement des autorités humaines? Il n'en eſt aucun dans cette aſſemblée de ſages & de chrétiens qui osât le penſer. Cependant cette vérité, que perſonne parmi nous ne conteſte, n'eſt peut-être pas aſſez profondément ſentie. Non, l'autorité n'eſt pas le jouet incertain d'une volonté capricieuſe; ce n'eſt pas une vaine idole que tout mécontent puiſſe renverſer & détruire à ſon gré, c'eſt une ſeconde divinité ſur la terre; argile groſſière & brute quand elle ſort des mains des mortels; bientôt Dieu s'empare de cet ouvrage, y répand ſon ſouffle, & la transforme en ſon image.

Des philoſophes ont mis en queſtion, ſi une ſociété d'hommes pourroit ſubſiſter ſans la préſence & l'intervention d'un Etre ſuprême. Pour nous, laiſſant à des raiſonneurs oiſeux ces abſtractions folles & ces hypothèſes révoltantes, ſans chercher juſqu'où pour-

roient s'étendre les forces de l humanité, privées de ce ſecours d'en haut, nous tenons cette queſtion impie réſolue par le cri du cœur & par le concert de toute la nature.

Ce n'eſt point le haſard qui régit cet univers; ce n'eſt point par une propriété innée que tous ces grands corps ſe meuvent, ſe balancent, s'attirent, ſe repouſſent dans l'eſpace. En vain on nous dira que des atômes, après avoir ſubi dans le cours infini des ſiècles des combinaiſons innombrables, ſe ſont enfin fixés dans l'ordre que nous admirons; l'eſprit humain repouſſera toujours ces ſyſtêmes abſurdes. Où aller, ô mon Dieu! s'écrie le prophête, pour échapper à votre influence? où fuir, pour ne pas rencontrer votre face? ſi je m'élance dans les airs, je nage dans votre ſein; ſi je plonge au fond des abîmes, je vous y trouve; ſi, avec l'eſſor de l'aigle, je vole au-delà des mers, c'eſt votre main qui m'y porte; les ténèbres du moins ſeront-elles impénétrables à vos regards? ah, pour vous les ombres ſont la lumière, & la nuit brille de tous les flambeaux du jour!

Dieu aura-t-il donc moins d'empire ſur les eſprits que ſur les corps? quand il n'y a pas dans la machine du monde un reſſort qui n'éprouve la preſſion

de ce doigt modérateur, le ſentiment ſeul échappera-t-il à ſon action ? il a dit à la mer, tu viendras juſqu'ici, & tu n'iras pas plus loin ; & il livrera les paſſions à toute leur turbulence ? il pourra à ſon gré maîtriſer les élémens, & il ne ſaura point diriger les mouvemens de la multidude ? & celui qui donne aux Abeilles l'inſtinct qui les réunit, & la ſageſſe qui les gouverne, abandonnera les ſociétés aux ſecouſſes, aux convulſions, ſans daigner y prendre part, comme ſi elles s'étoient formées ſans ſon ordre ? Eſt-ce donc un préjugé que ce penchant qui nous entraîne les uns vers les autres ; ce doux ſaiſiſſement qui s'empare d'un homme à l'aſpect de ſon ſemblable ; cette vertu attractive qui de pluſieurs ames ne fait qu'une ſeule ame, & qui, augmentée de toutes ces forces confondues, n'en agit que plus puiſſamment ; rapproche les individus au loin diſperſés ; bientôt en fait une corporation, enſuite une peuplade, enfin une nation, & qui tend ſans ceſſe à embraſſer tout l'univers dans la ſphère de ſon activité ?

Tranſportons-nous, Meſſieurs, au berceau de toute ſociété. Que vois-je ! un pere au milieu de ſes enfans. Sans autre force que ſa tendreſſe, ſans autres lois que ſes déſirs ; tout fléchit dans la famille ſous ce ſceptre inviſible ; un accent irréſiſtible anime ſa

voix ; ſon regard plein de charmes met tout en mouvement ; les louanges dans ſa bouche ſont le prix de la ſageſſe, & le froncement de ſon ſourcil répand la conſternation ; ſes gémiſſemens dans la douleur ſont ceux de toute la nature, le lit même où il expire eſt un trône ſacré ; & ſes dernières volontés ſont des décrets auguſtes. Heureux le genre humain, ſi le teſtament du premier pere avoit pu devenir le code de toutes les générations !

Mais cette autorité divine, en ſe multipliant, s'exténue & dépérit. Ceux que réuniſſoit la puiſſance paternelle, bientôt eux-mêmes, devenus chefs de nouvelles familles, ont beſoin d'une autorité de nouvelle création qui contienne & qui dirige des forces parallèles ; & c'eſt alors que, pour ſuppléer le ſentiment affoibli par les intérêts & par les diſtances, naiſſent les lois, & avec elles le reſpect religieux de l'affinité ſociale ; c'eſt alors que Dieu conſacre les inſtitutions, en fait une ſeconde nature, & commande à chacun des adminiſtrés une obéiſſance filiale & une ſoumiſſion ſans réſerve.

Maîtreſſe abſolue, ſoit que la loi demande à ſon enfant ſon ſang & ſa vie ; c'eſt à lui à préſenter la tête au glaive qui va l'immoler ; ſoit qu'elle intro-

duiſe parmi les charges de la famille quelques priviléges onéreux, c'eſt à lui a voir ſans dépit les diſtinctions ; ſoit qu'elle prodigue à un objet plus chéri les careſſes & les honneurs, c'eſt à lui à écarter les jalouſies, & à étouffer les complots ; il doit même ſubir avec patience les rigueurs de Pharaon, réſerver au ciel ſes fléaux, & attendre que, comme un torrent, la nation débordée s'échappe dans les déſerts.

Aſſociée aux lois les plus ſévères, l'autorité divine s'applique aux formes les plus diſparates ; tantôt elle aſſervit le peuple à la conduite d'un chef ; tantôt elle le ſoumet à l'adminiſtration des juges ; tantôt elle le contient ſous le ſceptre d'un prince abſolu ; tantôt elle le plie ſous le joug d'un conquérant ; captif à Babylone, enchaîné par ſa parole, bien plus que par la victoire, le Juif peut bien pleurer ; aſſis ſur les bords d'un fleuve ennemi, il peut bien ſuſpendre à un triſte ſaule ſa lyre muette, & par un morne ſilence reprocher au vainqueur ſes cruautés ; mais il doit ſauver à ſon barbare maître les coups qu'on lui prépare, & toujours défendre Aſſuérus des embûches des conjurés. Non contente d'inſpirer le reſpect pour les lois, la puiſſance divine, plus efficace & plus infaillible que la juſtice humaine elle-même, punit par des peines ſecrètes les infractions les plus cachées.

Elle frappe d'un caractère de réprobation le coupable triomphant, & le criminel absous ; elle imprime sur leur front une tache inéfaçable ; elle les déchire par les remords, & malgré les succès & les apologies, elle les condamne au tribunal du cœur, à des supplices plus affreux que celui de l'échaffaud, & venge ainsi les lois de l'adresse qui les élude, & de la sentence même qui semble les respecter.

Mais comment la puissance des tyrans peut-elle compatir avec une providence sage ? n'est-ce pas plutôt d'un principe méchant que vient cette frénésie qui ravit les propriétés, qui arrache la vie, qui se joue sans pudeur des droits les plus sacrés ? à Dieu ne plaise, Messieurs, que nous fassions ici, en présence des autels, l'apologie du despotisme ; nous laissons aux esclaves qui rampent encore sous le joug, à le justifier dans leurs discours. Cependant, quelque horreur que nous inspirent ces hommes, les fléaux de leurs semblables, nous dirons encore ici avec S. Paul : Que toute puissance a ses rapports avec Dieu, & qu'il n'en est pas sans lui. Périsse donc l'affreuse doctrine qui arma plus d'une fois des mains parricides ; cette doctrine, qui, toujours impie dans ses principes, souvent aveugle jusque dans le choix de

ſes victimes, épargna les vrais tyrans, pour immoler ceux à qui elle en donnoit le nom ; cette doctrine qui reſpecta Louis XI, qui n'atteignit point Charle IX, & qui dévoua ſans pitié le foible Henri III & le bon Henri IV. Eſt-ce donc par des meurtres qu'on rétablit les droits des nations ? C'eſt par l'accroiſſement des lumières & par le progrès des vertus.

Tu te plains homme infortuné, que le dépoſitaire du pouvoir en abuſe, & tu dis : *je vais le détruire ;* ignores-tu donc que cette autorité que tu bleſſes, que cette vie que tu oſes attaquer m'appartient comme à toi ? convoque donc auparavant les comices généraux, conſulte avant de violer le contrat tous ceux qui y ont quelqu'intérêt. Mais tous ſont mécontens ; qui te l'a dit ? Ce que tu appelles tous, ne ſeroit-ce pas plutôt la claſſe peu nombreuſe qui t'environne ? tu es membre du Souverain, je le veux ; mais écoute cette allégorie qui ramena anciennement une troupe mutinée au centre de l'autorité. Tous les membres du corps obtiennent-ils les mêmes honneurs ? jouiſſent-ils des mêmes avantages ? les pieds doivent-ils ſe plaindre parce qu'ils ſupportent le fardeau de la machine ? les mains doivent-elles ſe révolter parce que toujours en action elles ne reçoivent qu'un foible

écoulement de la ſubſtance commune ! gardes-toi donc d'attenter au corps ſocial, & pour quelque douleur paſſagère, ne dis pas j'entraînerai au précipice les membres qui me ſurchargent ; ne dis pas je déchirerai les entrailles qui dévorent les ſubſiſtances.

Et ce n'eſt pas aſſez pour le citoyen, de ne point ſe ſoulever contre ſes chefs, mêmes turbulens & diſcoles ; il doit encore ſubir avec réſignation leurs ordres les plus rigoureux. Je pourrois ici, Meſſieurs, parlant à des chrétiens, ne faire entendre que la voix de l'Évangile, & ne préſenter d'autre exemple que celui de Jéſus-Chriſt : vous le verriez ce modèle des citoyens, ce protecteur de la tranquillité publique ; dès les premiers jours de ſa vie, ſe contenter d'éluder par un exil volontaire les perſécutions d'un tyran, enſuite payer de ſes mains divines à la ſociété, le tribut de ſon travail, acquitter fidèlement l'impôt, lui qui n'avoit pas où repoſer ſa tête ; trainé devant un officier de l'Empire, reconnoître dans un Tribunal profane, l'autorité divine ; vous le verriez dans une longue ſuite d'atrocités & d'ignominies, reſpecter toujours le repréſentant du Souverain. Mais, ſi l'exemple d'un Dieu vous accable, voici celui

d'un homme : Socrate eſt accuſé de nier la divinité, parce qu'il lui rend un culte plus pur ; on lui reproche une doctrine perverſe, parce qu'il combat les Sophiſtes, les corrupteurs du peuple ; il eſt jetté dans les priſons ; ſollicité de fuir quand il le peut, & de ſe ſouſtraire à la mort qui le menace ; qu'oſez-vous me propoſer, dit-il à ſes amis ? apprendrai-je aux coupables, comment on échappe à la peine, & victime d'un ordre injuſte, tromperai-je pour cela l'autorité ſacrée dont il émane ? Ainſi périt le plus ſage des philoſophes. Il n'avoit qu'un pas à faire & il craignit de paſſer pour un déſerteur de la ſociété. Et vous, pour quelques intérêts mépriſables, pour quelques droits perſonnels, vous renverſerez l'ordre public & vous troublerez par votre égoïſme la marche lente, mais tôt ou tard infaillible de la juſtice populaire ; attendez & vous ſerez vengé ; mourez s'il le faut ; & ſi vous laiſſez après vous un long & touchant ſouvenir de vos vertus, vous ſervirez mieux la patrie par votre ſoumiſſion, que vous ne feriez par vos fureurs. Ce n'eſt point ſeulement le fer ſanguinaire, ni l'airain foudroyant, qui ont détruit la citadelle du deſpotiſme ; ce ſont ſur-tout les ombres gémiſſantes des innocens qui y furent enſévelis, leſquelles, au bruit de la trompette de la liberté, s'élevant du fond des

cachots, en ont briſé les verroux & pulvériſé les murs.

Mais qu'avons-nous beſoin déſormais de ces leçons de patience! ce n'eſt plus un monarque abſolu qui eſt aſſis ſur le trône; ce n'eſt plus une magiſtrature ariſtocratique qui s'arroge, malgré nous, le droit de nous juger; les rênes de l'état juſqu'ici flottantes ou agitées, ſeront dirigées par des mains devenues plus ſages & plus sûres; des miniſtres pervers ne couvriront plus d'un nom ſacré leurs prévarications, ou ils connoîtront d'autres peines qu'une retraite opulente & un faſtueux repos; elles ſont évanouies toutes nos inſtitutions barbares; des coutumes bizarres ont ceſſé d'être des règles; des autorités changeantes ne ſont plus des oracles; l'Éternel, laſſé ainſi que le peuple, de tant d'abus, a retiré ſa protection d'un gouvernement que les plus grandes leçons ne pouvoient corriger; il a détourné ſes regards, & l'édifice s'eſt écroulé, & les efforts employés pour le ſoutenir n'ont ſervi qu'à précipiter ſa ruine; une armée a fui devant des légiſlateurs; frappées à l'aſpect de cette puiſſance inconnue, les têtes les plus ſuperbes ſe ſont humiliées ou bien ont diſparu; les priviléges ont été annéantis, les diſtinctions effacées, les droits de l'homme & du citoyen tirés de l'oubli; à la

place de tant de principes erronnés, de tant de maximes abſurdes, une Conſtitution ſimple & profonde a été offerte à la France; tout juſque dans les chaumières a rendu hommage à cet acte ſolemnel; cette charte immortelle a été remiſe entre les mains de chaque citoyen; le prince l'a reçue & s'eſt affermi ſur ſon trône; le vieillard l'a touchée & eſt mort ſatisfait d'avoir vu la lumière qui doit éclairer l'Univers; le jeune homme l'a placée ſur ſon cœur; elle a été donnée à l'enfant pour être, après l'Évangile, le premier objet de ſon intelligence, & le répertoire de ſes naiſſantes penſées; à la mere de famille, pour être la règle de ſa tendreſſe & le texte de ſes exhortations; le ſpectacle de Sinaï s'eſt-il donc renouvellé de nos jours? oui, c'eſt le Seigneur qui a éclaté du haut du Ciel, *intonuit de cœlo Dominus*, Pſaume 17.

Puiſſent, ô mon Dieu! ne jamais être briſées, ces tables que vous avez données à votre peuple! qu'il en ſoit écraſé le téméraire, qui, ſous prétexte de la ſoutenir, attentera à cette arche d'alliance! & s'il faut qu'une main réparatrice approche de ce grand ouvrage, que le temps, ce cenſeur de la ſageſſe humaine, ce juge irrécuſable des inſtitutions ſociales, ait du moins préparé une ſi haute entrepriſe; qu'il ne ſoit permis de chercher qu'en elle-même le perfectionnement

perfectionnement de la loi fondamentale, & que la vigueur de la jeuneſſe renaiſſe pour elle des langueurs même de la vétuſté. C'eſt à nous, Meſſieurs, c'eſt à chacun de nous qu'eſt confié ce culte politique; & quel moyen de coopérer à ſon affermiſſement? Le reſpect pour les autorités.

Héritier du pouvoir légiſlatif, un corps exiſte parmi nous qui eſt deſtiné à conſerver dans tous les autres la ſanté & l'harmonie. Attentif à tous les ſymptômes, il s'applique à corriger le venin que la fermentation des élémens pourroit y faire naître; à étouffer les principes de corruption que les paſſions pourroient y développer; dans ce moment, ſur-tout où l'ancien levain de l'eſprit particulier n'eſt point encore abſorbé par l'eſprit public, il s'étudie à en affoiblir l'action; gardons-nous bien de troubler, par une méfiance décourageante, encore moins par des reproches odieux, des opérations ſi difficiles. Enfans reſpectueux & ſoumis, craignons d'exagérer les erreurs & les imprudences de nos pères; pardonnons les lenteurs & les mépriſes inſéparables de toute aſſemblée humaine. En chargeant vos repréſentans de vos droits, les avez-vous donc dépouillés des imperfections de la nature? leur fourniſſez-vous ſeulement tous les moyens de vous rendre

heureux, qui dépendent de vous? Vous voulez qu'avec le secours seul de la pensée, par l'organe seul de la raison, ils fassent tout de leur parole; vous voulez qu'à leur voix la terre se couvre de moissons & de fruits; que le Lion & l'Agneau vivent entre eux dans une amitié fraternelle; que tout-à-coup les ténèbres soient séparées de la lumière; que dis-je! vous voulez un soleil sans nuage & des jours sans variations; vous voulez, en un mot, que de la poussière de la servitude, que de la fange de la féodalité naisse à l'instant un ange; & qu'un esclave, courbé sous quatorze siècles d'oppression, élève subitement un front radieux. Eh bien, faites donc vous-même le prodige; & que le vase d'argile ne dise pas: pourquoi ne suis-je point de l'or le plus pur! C'est vous qui en êtes cause, citoyens de deux ours, s'il manque encore quelque chose à votre bonheur. Pourquoi vos transports sont-ils rallentis? Pourquoi laissez-vous à des substituts le droit de porter vos armes? Pourquoi, dans votre lâche prévoyance, enfouissez-vous l'or que le commerce avoit semé & qu'il réclame, & interdisez-vous ainsi à vos concitoyens le fluide vital de la société? Pourquoi, par vos dissensions, précipitez-vous la fuite des hommes pusillanimes, & appelez-vous à vos portes les despotes & leurs esclaves? Pourquoi,

ſpéculateurs barbares, obſervez-vous les calamités d'un monde, dans le deſſein d'augmenter celles de l'autre ? Pourquoi les contributions ſont-elles ſi lentes ? Ah ! lorſqu'autrefois un exacteur impitoyable s'emparoit du fruit de vos labeurs, & ſurprenoit au paſſage vos denrées les plus précieuſes, vous pleuriez ; & aujourd'hui que la Patrie vous demande une légère partie de votre bien, pour vous en aſſurer le reſte, vous balancez, vous différez, vous ne remplacez que par des murmures les offrandes modérées qu'elle ſollicite. Citoyens, ſoyons plus équitables, ne cherchons pas ſi loin la cauſe de nos malheurs ; & pour juſtifier notre indifférence, ne ſoyons point les détracteurs de l'autorité, ni les perturbateurs de l'ordre, en nous plaignant de l'anarchie.

Des autorités plus voiſines ſont chargées de nous tranſmettre les lois, & d'en préparer l'exécution. Quelle empreinte de divinité demande encore pour celles-ci nos reſpects & notre ſoumiſſion ! Elle n'eſt plus cette puiſſance qui écartoit l'impôt des plus riches domaines pour le rejeter tout entier ſur la cabane du cultivateur ; vous ne voyez plus ces châteaux, ces forêts domeſtiques répandre au loin la ſtérilité ſur vos terres, & l'opprobre ſur vos per-

ſonnes; un luxe impudent ne ſouille plus la ſimplicité de vos campagnes, & n'inſulte plus à votre laborieuſe modération; vous n'êtes plus condamnés, reſpectables laboureurs, à uſer vos bras & vos inſtrumens d'agriculture, pour préparer aux regards d'un tyran ſubalterne un aſpect plus riant, & à ſes courſiers une marche plus douce; vous ne voyez plus promener parmi vous l'urne fatale, où les mains tremblantes de vos enfans alloient chercher l'arrêt qui les arrachoit de vos bras, & les dévouoit à un ſervice ſans patriotiſme, à une milice ſans honneur, pour vous les renvoyer un jour inhabiles aux travaux, & incapables de ſentimens. Des collecteurs inhumains ne viennent plus décimer vos ſubſiſtances; ce ſont vos voiſins, vos parens, vos amis qui ſont les répartiteurs des charges publiques; on en croit vos dépoſitions, quand l'évidence ne les dément pas; on fait droit à vos plaintes, quand c'eſt la juſtice qui les motive; on écoute vos remontrances, quand c'eſt la bonne-foi qui les dicte : n'eſt-elle pas bien divine, cette autorité! Un frère barbare, dit l'apôtre S. Jean, non content des fruits de la terre qu'il labouroit, convoita les troupeaux de ſon frère, & lui plongea le fer dans le ſein; il étoit inſpiré par l'eſprit de malice, *ex maligno*; mais ici, n'eſt-ce

pas le règne de la charité qui eſt Dieu, *Deus charitas eſt.* Eſt-ce pour ſe couvrir de la laine de vos brebis, & pour ſe nourrir de leur lait, que vos frères veillent ſur vos propriétés ? Ah, tandis qu'ils s'occupent de vos intérêts, leurs poſſeſſions, privées de l'œil du maître, languiſſent; leurs enfans les demandent à leurs épouſes affligées. Cependant, quelle eſt leur récompenſe ? Sont-ils parmi vous environnés de faſte ? Ils rampoient autrefois dans les palais des rois, ceux qui en étoient révêtus ; c'eſt alors que de honteux ſervices étoient payés par des fortunes ; artiſans de nos maux, ces anciens publicains viſitoient bien plus ſouvent la cour que les campagnes, où ils ne paroiſſoient que pour ſemer le mépris dont on payoit ailleurs leur baſſeſſe, quand ils s'en réſervoient tous les fruits. Aujourd'hui vos officiers publics, confidens de tous les beſoins, ſpectateurs de toutes les misères, s'ils n'obtiennent pas vos bénédictions & votre amour, ſont réellement les plus infortunés de tous les citoyens.

Et vous, les pères du peuple par excellence ; vous qui veillez ſur nos perſonnes, quand d'autres veillent ſur nos biens, quelle eſt l'origine de votre pouvoir ? quelle ſera la rétribution de vos ſervices ?

Ah! s'il eſt parmi nous une autorité ſacrée, n'eſt-ce pas ſur-tout la vôtre! Jadis, quand l'influence du peuple étoit nulle; quand les citoyens, ſemblables à de vils animaux, recevoient ſtupidement le conducteur qui leur étoit donné, ou pouvoit peut-être voir avec indifférence cette eſpèce d'étranger; mais aujourd'hui que le peuple, & le peuple tout ſeul, élit ſes magiſtrats, quelle bizarrerie, quelle légèreté inconcevable n'y auroit-il pas à refuſer à celui qu'on s'eſt choiſi, la confiance & la docilité dont il a beſoin pour remplir les fonctions qu'on lui impoſe? Que faites-vous, en effet, quand vous créez des municipaux? Vous paſſez en revue les hommes les plus recommandables par leurs talens, & ſur-tout par leurs vertus; vous obſervez ſi, parmi ceux que diſtinguoient autrefois des prérogatives, il en eſt quelqu'un qui ait fait généreuſement au bien public le ſacrifice des hochets de la vanité, & des jouiſſances de l'orgueil; vous remarquez, parmi les anciens défenſeurs de la Patrie, ce guerrier que la folie des conquêtes a rendu plus ſage, qui, au milieu des clameurs de la victoire, a mieux appris à goûter les douceurs de la paix; qui, après avoir remis à de plus jeunes mains le commandement des légions, s'occupe, dans le ſein d'une famille vertueuſe, de former à l'état de nouveaux défen-

ſeurs ; vous cherchez, dans une claſſe plus paiſible, & non moins reſpectable, quelqu'un qui, par ſes lumières & ſon intégrité, ait ſu juſqu'ici pacifier les querelles, terminer les procès, qui ait fait du ſanctuaire de ſes méditations l'aſyle de l'innocent opprimé & du foible perſécuté ; prêtant avec nobleſſe ſon éloquence à la juſtice ; célèbre pour avoir plus d'une fois arraché des mains du raviſſeur les biens de l'orphelin, ou ſauvé la réputation du juſte, des noirceurs de la calomnie ; vous cherchez, dans d'autres conditions, cet homme que les trafics du négoce n'ont point avili, qui ne ferma jamais ſes greniers aux approches de la diſète, pour ne les ouvrir un jour qu'aux beſoins extrêmes de la famine ; vous cherchez ce philoſophe ſenſible, que les loiſirs n'ont point énervé, qui, dans l'indépendance du bien-être, s'eſt preſervé de l'indifférence de l'égoïſme, qui s'intéreſſe aux calamités publiques, comme s'il devoit les reſſentir, & aux proſpérités générales, comme ſi elles devoient ajouter à la ſienne ; vous cherchez cet artiſan probe, ce vertueux cultivateur en qui l'habitude du travail a fortifié la trempe d'ame, & que l'expérience de la douleur diſpoſe à la pitié ; vous cherchez ce prêtre patriote, que le zèle du ſalut des ames, & la paſſion du bonheur public enflamment égale-

ment, & qui, comme le Sauveur du monde, toujours affable & toujours imposant, passe avec dignité du sanctuaire dans les plus pauvres réduits. Alors, quand vous les avez trouvés, vous dites à ces citoyens : la ville vous confie le soin de sa sûreté ; soyez ses génies tutélaires ; la maison commune sera la vôtre ; providence de la cité, maintenez-y l'ordre & l'abondance ; reparez, par des secours miraculeux, la rigueur des saisons & la stérilité des années ; portez, sans violer le secret des familles, un regard pénétrant sur leurs occupations ; respectez la Liberté, & que cependant les complots, ni les trames n'échappent à votre surveillance ; d'autres sont établis pour juger les forfaits, vous, soyez plus habiles, tâchez de les prévenir ; quand le citoyen reposera vous aurez les yeux ouverts ; quand la nuit viendra prêter son ombre au crime, vous redoublerez de vigilance ; il faudra que partout votre présence fatigue le coupable ; vous corrigerez les mœurs, les mœurs sans lesquelles le loix ne peuvent rien ; vous établirez la décence jusque dans les assemblées de plaisir & vous renfermerez les transports de l'allégresse dans les bornes de la modération ; si jamais le salut public est menacé & que votre voix paternelle ne puisse plus se faire entendre, alors vous dépouillerez le caractère paci-

fique. Pères du peuple, des attroupemens séditieux se forment, des brigands s'avancent, ils foulent la Patrie aux pieds, ils vous présentent des armes menaçantes ; seuls, n'ayant pour bouclier que le volume de la loi, pour cuirasse que l'écharpe municipale, avancez-vous, répétez à haute voix les décrets aux mutins ; que trois fois la loi parle : est-elle encore méprisée ! détournez votre face & livrez au glaive exterminateur des citoyens indignes de ce nom ; peut-être votre caractère sacré ne vous sauvera pas, peut-être vous périrez sous les coups des assassins ; n'importe, nous connoissons votre courage, vous mourrez volontiers pour nous & vous cimenterez de tout votre sang la loi que vous avez publiée. Mais une autorité si sainte pourroit-elle jamais être oubliée?... Ah ! elle vient de l'être ; ainsi, vient de périr le grand homme à qui nous rendons les derniers devoirs : en faisant le tableau des obligations d'un magistrat du peuple, c'est son histoire que j'ai faite, c'est sa mort que malgré moi j'ai racontée. Citoyens de cette ville malheureuse, vous que depuis tant d'années il charmoit par la douceur de ses mœurs ; artisans nombreux qu'il admettoit à ses travaux, que faisiez vous quand on l'assassinoit ? Mais non, ce n'est pas vous que je demande, vous ses ouvriers, ses voisins,

ſes enfans, vous étiez loin de ſoupçonner le danger. C'eſt à vous que je m'adreſſe, ſoldats citoyens, & vous ſur-tout citoyens ſoldats, qu'avez-vous fait ? où ſont vos bleſſures ? où ſont elles, puiſque vous vivez encore ? Fuyez donc lâches ſpectateurs, barbares aſſaſſins, fuyez tous ; & toi, ô génie de la France, viens auprès de cette victime, viens ceindre cette tête de la couronne des citoyens.

Pour vous, épouſe déſolée, ceſſez de vous déſeſpérer. Je ne vous dirai point, pour charmer votre douleur, que votre nom devenu immortel vole de bouche en bouche. Eh ! que vous importe à vous la célébrité ! La tendreſſe de votre époux, les reſpects d'une famille vertueuſe ne ſuffiſoient-ils pas à votre ambition ! je ne vous dirai pas qu'un monument éternel va tranſmettre à la poſtérité votre gloire avec la reconnoiſſance de tout l'Empire ; votre ame modeſte s'étonne & s'effraye peut-être d'un hommage ſi éclatant ; mais écoutez des conſolations dignes de l'épouſe du généreux SIMONEAU. Que fût-il arrivé, ſi votre époux avoit cherché ſon ſalut dans une lâche prudence ? Il eût manqué aux ordres du Ciel qui lui commandoit la conſtance ; en violant la loi dont il étoit l'inſtrument, il eût, par ſa foibleſſe, encou-

ragé les malfaiteurs & s'en fût presque déclaré le chef. Plutôt que de le perdre, eussiez-vous mieux aimé le conserver si coupable ; eussiez-vous voulu désormais d'un cœur avili par la trahison & souillé d'un parjure ? Votre époux plus fidèle à l'honneur en a été bien plus heureux ; sa mort est une leçon mémorable à tous les bons citoyens, un anathême terrible contre les méchans, une victoire pour la loi, le gage de notre tranquillité & le triomphe de la Constitution. N'aviez-vous donc pas avec lui la même noblesse de sentimens ? ses sermens civiques ne furent-ils pas les vôtres ? quand il jura, au grand jour de la Fédération, de vivre pour la Nation ou de mourir pour elle, n'avez-vous pas applaudi à ses transports ? applaudissez donc aussi à ses dernières paroles, quand il dit à ses assassins que sa vie est à eux, mais que le devoir & l'honneur sont à lui : & après avoir payé à la nature le tribut de vos larmes, rendez avec nous à l'Eternel les plus vives actions de grâces, & félicitez la Patrie.

C'est à nous, Messieurs, qu'il est reservé de payer cette famille à jamais illustre, du sacrifice qu'elle vient de faire ; qu'un souvenir plus durable que le marbre conserve dans nos esprits un si noble trépas ; l'épouse de

SIMONEAU ne le redemande plus ; pour nous il faut redemander ce sang généreux aux brigands qui l'ont versé & à tous leurs complices. Qu'ils paroissent encore, qu'ils osent se rallier ces aveugles suppôts de quelques factieux ; qu'il viennent essayer parmi nous de tarir les subsistances, en les prodiguant, & de répandre la famine, sous prétexte d'amener l'abondance ; qu'ils insultent encore à la majesté des loix & à la sainteté des pouvoirs ; qu'ils inventent de perfides armes, qu'ils fabriquent des lances du soc de nos charrues ; pour vous, avec ces armes que la Patrie vous a confiées, vous saurez repousser ces attroupemens, vous éclairerez d'une lumière plus pure les esprits séduits ; renonçant aux sensualités du luxe, vous partagerez, s'il le faut, avec les malheureux, un pain noir ; vous remettrez au laboureur des obligations trop onéreuses ; vous jetterez dans le sein des indigens le superflu de vos fortunes ; mais vous maintiendrez les propriétés, vous exécuterez les décrets, vous ferez de vos corps un rempart à vos chefs, & vous ne leur abandonnerez pas l'honneur trop dangereux pour vous, de mourir seuls pour la Patrie.

Grand Dieu, c'est vous qui consacrez ici bas toute autorité ; les ministres de la puissance humaine sont

les agens de la vôtre, & ceux qui meurent, en l'exerçant. ſont les martyrs de votre providence. Moyſe, affranchiſſant votre peuple de l'eſclavage & le nourriſſant dans le déſert de la manne que vous faiſiez pleuvoir, mérita par ſon amour pour les ſiens, d'être tranſporté au ſéjour de l'Eternelle félicité; le généreux maire que nous pleurons, comme Moyſe, nourriſſoit depuis long-temps des dons de votre munificence, un grand nombre de ſes concitoyens; comme lui, il inſpiroit à toutes les ames le ſaint amour d'une ſage Liberté; comme lui, il aſſuroit à ſa ville la nourriture journalière, en lui apprenant à en uſer; comme lui, il a deſiré d'être effacé pour ſes frères, du livre de vie. Qu'il ſoit donc reçu dans le ſein d'Abraham, cet Iſraélite fidèle; voyez, ô mon Dieu, les hommages que rend à ſa mémoire le ſénat légiſlateur; entendez ce concert de louanges que la France entière lui prodigue; entendez ſur-tout les prières que vous adreſſent pour lui les fidèles réunis dans ce temple; ces adminiſtrateurs, imitateurs de ſa ſageſſe & émules de ſon patriotiſme; ces ſoldats frémiſſant encore de n'avoir pu voler, ſous la conduite de leurs braves chefs, à un ſi beau combat; ces citoyens honteux d'être voiſins d'un ſi infâme théâtre; ces juges vengeurs de la nation & ces juges protecteurs de

notre territoire, qui, fatigués du spectacle des crimes, viennent se délasser un instant dans la contemplation de la vertu; ces anges pacificateurs de nos querelles, ces arbitres équitables de nos intérêts, qui dans une cause si touchante reclament votre justice, & invoquent votre clémence; entendez les vœux du pontife & des prêtres, qui, dans le triste ministère qu'ils remplissent, ne sont soutenus que par l'héroïsme chrétien d'une telle mort, & par le repentir qu'ils prêtent à tous les coupables; entendez nos prières & nos supplications; ô vous l'administrateur & le juge suprême, & que le sacrifice de la croix, renouvellé sur cet autel, achève d'expier les fautes que n'auroit point effacées un dévouement si généreux.

FIN.